

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 4 AVRIL 1891

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Poésie : Quand même, par Miss E. Ehrtonne.—A travers le Mont-Royal, par G. A. Dumont—Limoilou.—Bibliographie, par E-Z Massicotte—L'expédition de la Jeannette dans les mers glaciales (suite et fin), par Eugène Dick.—Poésie : Fin de saison (avec encadrement), par Frid Olin—Les hommes de 1837-38 : François Maurice Lepailleur, par Jules Saint-Elme.—Marie Laure, par Joséphine Berthe.—Poésie : Phytisique, par Chs-A. Gauvreau.—Récit acadien, par Avila Marsan—La M-fia.—Feuilleton : Fleur-de-Mai (suite), par Georges Pradel.

GRAVURES : Nouvelle Orléans : Massacre épouvantable de onze Italiens par un parti de citoyens ; Le chef de police Hennessey assassiné par des membres de la M-fia ; D-filé des émeutiers après le massacre ; La foule attaque et la prison afin de s'emparer des prisonniers.—Les hommes de 1837-38 : F-M. Lepailleur, décédé.—Mattawan : Au pied du Long Sault.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	-	25
3me "	-	-	-	-	15
4me "	-	-	-	-	10
5me "	-	-	-	-	5
6me "	-	-	-	-	4
7me "	-	-	-	-	3
8me "	-	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	-	\$86
94 Primes	-	-	-	-	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt quatorzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de MARS), aura lieu samedi, le 4 AVRIL, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre

ENTRE-NOUS



tabac canadien.

Eh, oui ! il en est des gens haut placés comme des grands hommes, qui ne gagnent pas à être vus de près ; on se les figure toujours autrement qu'ils ne sont.

Non pas que fumer du tabac canadien soit une preuve d'infériorité. Dieu merci, je l'aime beaucoup, quand il est bon, et vous êtes comme moi, sans doute, mais le mot de ce brave homme semblait cacher une déception. Ce bon campagnard—il y en a peu de ce calibre, maintenant, je le sais—

croyait probablement qu'un ministre était un homme évidemment fait autrement qu'un autre, ou tout au moins qu'il n'avait pas les mêmes habitudes que lui, et puis *frrrrt*, voilà qu'on lui montre l'armoire où on met les balais.

Ceci, c'est l'histoire du gardien du château de Blois, je l'ai lue dernièrement ; elle est très courte et sera tout à fait à sa place ici :

Il fait visiter le château à des étrangers déjà émerveillés des beautés architecturales ; on se souvient de Louis XII, de François Ier, de Catherine de Médicis, etc, on est transporté en plein seizième siècle, et le gardien explique pompeusement.

—Ici, c'est la salle où le duc de Guise a été assassiné !... Ici, s'est consommé le crime !... A cette place, il a reçu le premier coup de poignard !... Là, il est tombé pour ne plus se relever !... Voici la cheminée où Henri III est venu se chauffer après le crime accompli !... Ça, c'est l'armoire *ousque* je mets mes balais !...

Patatras ! on retombe lourdement à terre.

Mn amour, n'est ce pas la même chose ?

En commençant, dit l'auteur auquel j'ai emprunté ces quelques lignes, en commençant, c'est superbe !... et puis... ça finit ridiculement. Que de sottises empêchées parce que l'on a vu à temps l'armoire où l'on met les balais !

** A dix-huit ans, je ne croyais qu'à mes rêves, à l'idéal, à tout ce qui est bon et beau, et quand on me montrait les balais, je n'y croyais pas plus qu'à l'armoire où on les mettait.

Ça c'est l'effet de la jeunesse ! comme dit la chanson, car il faut avouer que Diderot a eu bien raison de dire : "Réduisez le bonheur au petit sâchet de la réalité, et puis dites-moi ce que ce sera."

L'imagination entre pour beaucoup dans ce qu'on appelle le bonheur.

Plus tard, quand on a lutté dans la vie, on devient plus positif et c'est le contraire qui se produit en nous ; on veut alors toujours voir d'abord l'armoire *ous* qu'on met les balais.

** Ainsi qu'on le dit depuis vingt ans, chaque fois que le soleil est sur le point de faire ouvrir les bourgeois, la guerre est sur le point d'éclater en Europe.

Le printemps, en effet, exerce certaines influences diverses sur le cerveaux des potentats qui portent la paix et la guerre dans les plis de leur manteau.

Chez le Czar, le soleil fait éclore des idées francophiles. Ce monarque si puissant, presque aussi puissant que le nihilisme, armé de microbes qui le rongent, vient de sortir de la tradition en envoyant à M. Carnot, président de la République Française, le grand cordon de l'ordre de Saint-André, décoration réservée jusqu'à présent aux êtres couronnés.

Le fils des Romanoff a compris le premier en Europe, parmi les empereurs et les rois, qu'un citoyen chef du grand peuple Français était au moins son égal.

C'est un progrès et un exemple.

Chez l'empereur d'Allemagne, le printemps produit un autre effet. Guillaume II a évidemment attrappé un coup de soleil, de ce soleil de Mars si dangereux pour les cerveaux mal équilibrés, et l'enfant de la blonde Allemagne, par ses actes étranges et ses paroles imprudentes, réussit à mécontenter tout le monde.

Bismarck, le vieux boule dogue teuton, gronde et montre les dents ; de Moltke est ahuri de voir ses plans contrecarrés par un jeune maître ; l'armée se demande où le nouveau système va la conduire et le peuple est revenu au pain noir, maintenant que les milliards français sont bus depuis longtemps.

Un malaise général règne dans le vieux monde, la triple alliance se disloque, les liens qui unissent la France et la Russie se consolident et partout on sent que la guerre est nécessaire.

Il est difficile de désirer une guerre, mais les circonstances deviennent quelque fois si impérieuses qu'il faut l'admettre comme une nécessité.

Puisse-t-elle être la contrepartie de celle de l'armée terrible qui a débarrassé la France de son

empereur, au prix de tant de sang et de la perte de l'Alsace Lorraine, et rendre à notre mère-patrie ses deux chères orphelines, en même temps qu'elle ferait crouler le trône prussien.

Les Allemands eux mêmes n'en seraient pas fâchés, je crois.

** Un Bonaparte vient encore de mourir, ils disparaissent peu à peu.

Un journal rappelle à ce sujet la mort des principaux membres de cette famille.

Napoléon 1er est mort sur son rocher de Sainte-Hélène le 5 mai 1821.

Son fils, le duc de Reichstast, mort de la poitrine, à Schenbrunn, le 22 juillet 1832.

Lucien Bonaparte, mort le 29 juin 1840, à Viterbe.

Sa sœur, Elise Bonaparte, morte à quarante-trois ans.

Louis Bonaparte, mort le 24 juillet 1846.

Pauline Borghèse, morte en 1825.

Napoléon III, l'homme de Sedan, mort en 1873.

Son fils, mort en Afrique. Le seul des Bonaparte mort devant l'ennemi, mais, hélas, dans un uniforme qui n'était pas français.

** Le dernier qui vient de mourir, le prince Napoléon, celui qui a donné à la ville de Québec la statue de la Victoire qui surmonte le monument des braves du chemin de Sainte Foye, était un homme intelligent mais qui n'a jamais su faire grand usage des qualités dont il était doué.

Après avoir mené une vie étrange, un peu trop cascadeuse, il est mort presque seul, à Rome, délaissé et on peut le dire dédaigné.

Il y a peu de temps, il ressentait son isolement et s'exprimait ainsi :

—Avec ce qui me reste de mon parti et en me comptant, j'ai juste de quoi faire un mort au whist. Si j'y joins les membres de ma famille avec lesquels je suis encore en bons termes ; vous pourrez à peu près remplir une loge de théâtre.

Cela peint bien l'importance du parti bonapartiste en France.

Très emporté, le prince Napoléon réussissait à merveille à déplaire à son entourage et même à ses amis les plus fidèles.

Un jour, Flandrin, le grand peintre, est rencontré par un des familiers du prince qui s'étonne de ne plus le voir au château.

—Etes-vous fâché avec le prince ? lui dit-il ?

—Non, répond Flandrin, mais lors de ma dernière visite, il s'est emporté contre je ne sais quels adversaires politiques et, dans sa fureur, il a jeté une magnifique potiche par terre en ajoutant : "Je les briserai comme ce vase." Et, ma foi, je ne veux pas retourner chez lui, car je n'aime pas les gens en colère et j'aime les potiches.

Pauvre prince, qui voulait lutter contre la République Française, c'était la lutte du pot de terre contre le pot de fer ; il a été brisé.

Au fait, il ne pouvait même pas s'entendre avec sa femme, ni avec son fils aîné.

Léon Ledieu

La nécessité est une rude école qui n'accorde pas beaucoup de temps à ses élèves.—A. CHABOT.

Pages d'album :

Il en est des compliments comme des bonbons du carnaval : les mieux enveloppés sont des at-trapes.

La tête d'un sot ressemble à la boîte aux lettres, qui reçoit tout, renvoie tout, et ne décachette rien.

Il faut cultiver l'amitié et cueillir l'amour.

On affiche certains défauts pour en dissimuler de plus grands, comme on griffonne à dessein quand on ne sait pas l'orthographe.